

satrape, entourent sa maison, et, n'ayant pas la hardiesse de l'attaquer, y mettent le feu. Alcibiade s'élança, l'épée à la main, à travers les flammes, écarte les barbares et tombe sous une grêle de traits<sup>1</sup> : il étoit alors âgé de 40 ans. Sa mort est une tache pour Lacédémone, s'il est vrai que les magistrats, partageant les craintes des tyrans d'Athènes, aient engagé Pharnabaze à commettre ce lâche attentat. Mais d'autres prétendent qu'il s'y porta de lui-même, et pour des intérêts particuliers<sup>2</sup>.

La gloire de sauver Athènes, étoit réservée à Thrasibule. Ce généreux citoyen placé, par son mérite, à la tête de ceux qui avoient pris la fuite, et sourd aux propositions que lui firent les tyrans de l'associer à leur puissance, s'empara du Pirée, et appela le peuple à la liberté<sup>3</sup>. Quelques-uns des tyrans périrent les armes à la main; d'autres furent condamnés à perdre la vie. Une amnistie générale rapprocha les deux partis, et ramena la tranquillité dans Athènes<sup>4</sup>.

Quelques années après, elle secoua le joug de Lacédémone, rétablit la démocratie, et accepta le traité de paix que le Spartiate Antalcidas conclut avec Artaxerxès\*. Par ce traité que les circonstances rendoient nécessaire,

<sup>1</sup> Plut. in Alcib. t. I. p. 212 et 213. [Nep. in Alcib. c. 10.]

<sup>2</sup> Ephor. ap. Diod. lib.

14. p. 242.

<sup>3</sup> Xenoph. hist. Græc. lib. 2. p. 472.

<sup>4</sup> Id. ibid. p. 479.

les colonies Grecques de l'Asie mineure, et quelques îles voisines furent abandonnées à la Perse; les autres peuples de la Grèce recouvrèrent leurs lois et leur indépendance<sup>1</sup>; mais ils sont restés dans un état de foiblesse, dont ils ne se releveront peut-être jamais. Ainsi furent terminés les différends qui avoient occasionné la guerre des Mèdes et celle du Péloponèse.

L'essai historique que je viens de donner, finit à la prise d'Athènes. Dans la relation de mon voyage, je rapporterai les principaux événements qui se sont passés depuis cette époque, jusqu'à mon départ de Scythie : je vais maintenant hasarder quelques remarques sur le siècle de Périclès.

### RÉFLEXIONS SUR LE SIECLE DE PÉRICLÈS.

Au commencement de la guerre du Péloponèse, les Athéniens durent être extrêmement surpris de se trouver si différens de leurs pères. Tout ce que, pour la conservation des mœurs, les siècles précédens avoient accumulé de lois, d'institutions, de maximes et d'exemples, quelques années avoient suffi pour en détruire l'autorité. Jamais il ne fut prouvé d'une manière plus terrible, que les grands

\* L'an 387 av. J. C.

<sup>1</sup> Xenoph. hist. Græc. lib. 5. p. 549. Isocr. de

pace, t. I. p. 368. Plut. in Agesil. p. 608. Diod. Sic. lib. 14. p. 319.

succès sont aussi dangereux pour les vainqueurs que pour les vaincus.

J'ai indiqué plus haut les funestes effets que produisirent sur les Athéniens leurs conquêtes, et l'état florissant de leur marine et de leur commerce. On les vit tout-à-coup étendre les domaines de la république, et transporter dans son sein les dépouilles des nations alliées et soumises : de là les progrès successifs d'un luxe ruineux, et le desir insatiable des fêtes et des spectacles. Comme le gouvernement s'abandonnoit au délire d'un orgueil qui se croyoit tout permis, parce qu'il pouvoit tout oser, les particuliers, à son exemple, secouoient toutes les espèces de contraintes qu'imposent la nature et la société.

Bientôt le mérite n'obtint que l'estime ; la considération fut réservée pour le crédit : toutes les passions se dirigèrent vers l'intérêt personnel ; et toutes les sources de corruption se répandirent avec profusion dans l'état. L'amour, qui auparavant se couvroit des voiles de l'hymen et de la pudeur, brûla ouvertement de feux illégitimes. Les courtisanes se multiplièrent dans l'Attique et dans toute la Grèce <sup>1</sup>. Il en vint de l'Ionie, de ce beau climat où l'art de la volupté a pris naissance. Les unes s'attachoient plusieurs adorateurs qu'elles aimoient tous sans préférence, qui tous les aimoient sans

<sup>1</sup> Athen. lib. 13. p. 569.

rivalité ; d'autres, se bornant à une seule conquête <sup>1</sup>, parvinrent, par une apparence de régularité, à s'attirer des égards et des éloges de la part de ce public facile, qui leur faisoit un mérite d'être fidèles à leurs engagements.

Périclès, témoin de l'abus, n'essaya point de le corriger. Plus il étoit sévère dans ses mœurs, plus il songeoit à corrompre celles des Athéniens, qu'il amollissoit par une succession rapide de fêtes et de jeux <sup>2</sup>.

La célèbre Aspasia, née à Milet en Ionie, seconda les vues de Périclès, dont elle fut successivement la maîtresse et l'épouse. Elle eut sur lui un tel ascendant, qu'on l'accusa d'avoir plus d'une fois suscité la guerre, pour venger ses injures personnelles <sup>3</sup>. Elle osa former une société de courtisanes, dont les attraits et les faveurs devoient attacher les jeunes Athéniens <sup>4</sup> aux intérêts de leur fondatrice. Quelques années auparavant, toute la ville se fût soulevée à la seule idée d'un pareil projet : lors de son exécution, il excita quelques murmures. Les poètes comiques se déchaînèrent contre Aspasia <sup>5</sup> ; mais elle n'en rassembla pas moins dans sa maison la meilleure compagnie d'Athènes.

<sup>1</sup> Terent. in Heautontim. act. 2. scen. 3.

<sup>2</sup> Plut. in Pericl. t. I. p. 158.

<sup>3</sup> Aristoph. in Acharn.

act. 5. v. 527. Plut. in Per. p. 165 et 168.

<sup>4</sup> Plut. ibid. p. 165.

<sup>5</sup> Cratin. Eupol. ap. Plut. ibid.

Périclès autorisa la licence, Aspasia l'étendit, Alcibiade la rendit aimable : sa vie fut tachée de toutes les dissolutions ; mais elles étoient accompagnées de tant de qualités brillantes, et si souvent mêlées d'actions honnêtes, que la censure publique ne savoit où se fixer<sup>1</sup>. D'ailleurs comment résister à l'attrait d'un poison que les Grâces elles-mêmes sembloient distribuer ? Comment condamner un homme à qu'il ne manquoit rien pour plaire, et qui ne manquoit à rien pour séduire ; qui étoit le premier à se condamner ; qui réparoit les moindres offenses, par des attentions si touchantes, et sembloit moins commettre des fautes, que les laisser échapper ? Aussi s'accoutuma-t-on à les placer au rang de ces jeux, ou de ces écarts qui disparaissent avec la fougue de l'âge<sup>2</sup> ; et comme l'indulgence pour le vice est une conspiration contre la vertu, il arriva qu'à l'exception d'un petit nombre de citoyens attachés aux anciennes maximes<sup>3</sup>, la nation, entraînée par les charmes d'Alcibiade, fut complice de ses égaremens, et qu'à force de les excuser, elle finit par en prendre la défense.

Les jeunes Athéniens arrêtoient leurs yeux sur ce dangereux modèle ; et n'en pouvant imiter les beautés, ils croyoient en approcher, en copiant, et sur-tout en chargeant ses dé-

<sup>1</sup> Plut. in Alcib. p. 199.

<sup>3</sup> Plut. p. 198.

<sup>2</sup> Id. ibid.

faits. Ils devinrent frivoles, parce qu'il étoit léger ; insolens, parce qu'il étoit hardi ; indépendans des lois, parce qu'il étoit des mœurs. Quelques-uns moins riches que lui, aussi prodigues, étalèrent un faste qui les couvrit de ridicule<sup>1</sup>, et qui ruina leurs familles : ils transmirent ces désordres à leurs descendans ; et l'influence d'Alcibiade subsista long-temps après sa mort.

Un historien judicieux observe<sup>2</sup> que la guerre modifie les mœurs d'un peuple, et les aggrave à proportion des maux qu'il éprouve. Celle du Péloponèse fut si longue, les Athéniens essayèrent tant de revers, que leur caractère en fut sensiblement altéré. Leur vengeance n'étoit pas satisfaite, si elle ne surpassoit l'offense. Plus d'une fois ils lancèrent des décrets de mort contre les insulaires qui abandonnoient leur alliance<sup>3</sup> ; plus d'une fois leurs généraux firent souffrir des tourmens horribles aux prisonniers qui tombaient entre leurs mains<sup>4</sup>. Ils ne se souvenoient donc plus alors d'une ancienne institution, suivant laquelle des Grecs célébroient par des chants d'allégresse, les victoires remportées sur les barbares ; par des pleurs et des lamentations, les avantages obtenus sur les autres Grecs<sup>6</sup>.

<sup>1</sup> Aristoph. in Nub. lib. 2. p. 457. Plut. in Per. t. 1. p. 166.

<sup>2</sup> Thucyd. lib. 3. c. 82.

<sup>5</sup> Isocr. panegy. t. 1. p. 205.

<sup>3</sup> Thucyd. ibid. c. 36.

<sup>4</sup> Xenoph. hist. Græc.

L'auteur que j'ai cité, observe encore que dans le cours de cette fatale guerre, il se fit un tel renversement dans les idées et dans les principes, que les mots les plus connus changèrent d'acception; qu'on donna le nom de duperie à la bonne-foi, d'adresse à la duplicité, de faiblesse et de pusillanimité à la prudence et à la modération; tandis que les traits d'audace et de violence passaient pour les sàillies d'une ame forte, et d'un zèle ardent pour la cause commune<sup>1</sup>. Une telle confusion dans le langage, est peut-être un des plus effrayans symptômes de la dépravation d'un peuple. Dans d'autres temps, on porte des atteintes à la vertu: cependant, c'est reconnoître encore son autorité, que de lui assigner des limites; mais quand on va jusqu'à la dépouiller de son nom, elle n'a plus de droits au trône: le vice s'en empare, et s'y tient paisiblement assis.

Ces guerres si meurtrières que les Grecs eurent à soutenir, éteignirent un grand nombre de familles accoutumées, depuis plusieurs siècles, à confondre leur gloire avec celle de la patrie<sup>2</sup>. Les étrangers et les hommes nouveaux qui les remplacèrent, firent tout-à-coup pencher du côté du peuple la balance du pouvoir<sup>3</sup>. L'exemple suivant montrera jusqu'à quel excès il porta son insolence. Vers la fin de la guer-

<sup>1</sup> Thucyd. lib. 3. c. 82.

<sup>2</sup> Isocr. de pac. t. 1. p. 404.

<sup>3</sup> Aristot. de rep. lib. 5.

c. 3. f. 2. p. 389.

re du Péloponèse, on vit un joueur de lyre, autrefois esclave, depuis citoyen par ses intrigues, et adoré de la multitude pour ses libéralités, se présenter à l'assemblée générale avec une hache à la main, et menacer impunément de casser la tête au premier qui opineroit pour la paix<sup>1</sup>. Quelques années après, Athènes fut prise par les Lacédémoniens, et ne tarda pas à succomber sous les armes du roi de Macédoine.

Telle devoit être la destinée d'un état fondé sur les mœurs. Des philosophes qui remontent aux causes des grands évènements, on dit que chaque siècle porte, en quelque manière, dans son sein, le siècle qui va le suivre. Cette métaphore hardie couvre une vérité importante, et confirmée par l'histoire d'Athènes. Le siècle des lois et des vertus prépara celui de la valeur et de la gloire: ce dernier produisit celui des conquêtes et du luxe, qui à fini par la destruction de la république.

Détournons à présent nos regards de ces scènes affligeantes, pour les porter sur des objets plus agréables et plus intéressans. Vers le temps de la guerre du Péloponèse, la nature redoubla ses efforts, et fit soudain éclore une foule de génies dans tous les genres. Athènes en produisit plusieurs: elle en vit un plus grand nombre venir chez elle briguer l'honneur de ses suffrages.

<sup>1</sup> Eschin. de fals. leg. p. 407.

Sans parler d'un Gorgias, d'un Parménide, d'un Protagoras, et de tant d'autres sophistes éloquens, qui, en semant leurs doutes dans la société, y multiplioient les idées; Sophocle, Euripide, Aristophane brilloient sur la scène, entourés de rivaux qui partageoient leur gloire; l'astronome Méton calculoit les mouvemens des cieux, et fixoit les limites de l'année; les orateurs Antiphon, Andocide, Lysias, se distinguoient dans les différens genres de l'éloquence; Thucydide, encore frappé des applaudissemens qu'avoit reçus Hérodote, lorsqu'il lut son histoire aux Athéniens, se préparoit à en mériter de semblables; Socrate transmettoit une doctrine sublime à des disciples dont plusieurs ont fondé des écoles; d'habiles généraux faisoient triompher les armes de la république; les plus superbes édifices s'élevoient sur les dessins des plus savans architectes; les pinceaux de Polygnote, de Parrhasius et de Zeuxis, les ciseaux de Phidias et d'Alcamène décoroient à l'envi les temples, les portiques et les places publiques. Tous ces grands hommes, tous ceux qui florissoient dans d'autres cantons de la Grèce, se reproduisoient dans des élèves dignes de les remplacer; et il étoit aisé de voir que le siècle le plus corrompu seroit bientôt le plus éclairé de siècles.

Ainsi, pendant que les différens peuples de cette contrée étoient menacés de perdre l'empire des mers et de la terre, une classe pai-

sible de citoyens travailloit à lui assurer pour jamais l'empire de l'esprit: ils construisoient, en l'honneur de leur nation, un temple dont les fondemens avoient été posés dans le siècle antérieur, et qui devoit résister à l'effort des siècles suivans. Les sciences s'annonçoient tous les jours par de nouvelles lumières, et les arts par de nouveaux progrès: la poésie n'augmentoient pas son éclat; mais, en le conservant, elle l'employoit par préférence, à orner la tragedie et la comédie portées tout-à-coup à leur perfection: l'histoire, assujettie aux lois de la critique, rejetoit le merveilleux, discutoit les faits<sup>1</sup>, et devenoit une leçon puissante que le passé donnoit à l'avenir. A mesure que l'édifice s'élevoit, on voyoit au loin des champs à défricher, d'autres qui attendoient une meilleure culture. Les règles de la logique et de la rhétorique, les abstractions de la métaphysique furent développées dans des ouvrages qui réunissoient à la régularité des plans, la justesse des idées et l'élégance du style.

La Grèce dut en partie ces avantages à l'influence de la philosophie, qui sortit de l'obscurité, après les victoires remportées sur les Perses. Zénon y parut, et les Athéniens s'exercèrent aux subtilités de l'école d'Elée. Anaxagore leur apporta les lumières de celle de Thalès; et quelques-uns furent persuadés que les

<sup>1</sup> Thucyd. lib. I. c. 20 et 21.

éclipses, les monstres et les divers écarts de la nature ne devoient plus être mis au rang des prodiges : mais ils étoient obligés de se le dire en confidence<sup>1</sup> ; car le peuple, accoutumé à regarder certains phénomènes comme des avertissemens du ciel, sévissoit contre les philosophes qui vouloient lui ôter des mains cette branche de superstition. Persécutés, bannis, ils apprirent que la vérité, pour être admise parmi les hommes, ne doit pas se présenter à visage découvert, mais se glisser furtivement à la suite de l'erreur.

Les arts ne trouvant point de préjugés populaires à combattre, prirent tout-à-coup leur essor. Le temple de Jupiter, commencé sous Pisistrate ; celui de Thésée, construit sous Cimon, offroient aux architectes des modèles à suivre ; mais les tableaux et les statues qui existoient, ne présentoient aux peintres et aux sculpteurs que des essais à perfectionner.

Quelques années avant la guerre du Péloponèse, Panénius, frère de Phidias, peignit dans un portique d'Athènes, la bataille de Marathon ; et la surprise des spectateurs fut extrême, lorsqu'ils crurent reconnoître dans ces tableaux les chefs des deux armées<sup>2</sup>. Il surpassa ceux qui l'avoient devancé, et fut presque dans l'instant

<sup>1</sup> Plut. in Per. t. 1. p. 2. p. 690. Pausan. lib. 5. c. 11. p. 402.  
<sup>2</sup> Plin. lib. 35. c. 8. t.

même effacé par Polygnote de Thasos, Apollodore d'Athènes, Zeuxis d'Héraclée, et Parrhasius d'Ephèse.

Polygnote fut le premier qui varia les mouvemens du visage, et s'écarta de la manière sèche et servile de ses prédécesseurs<sup>1</sup> ; le premier encore qui embellit les figures de femmes, et les revêtit de robes brillantes et légères. Ses personnages portent l'empreinte de la beauté morale, dont l'idée étoit profondément gravée dans son ame<sup>2</sup>. On ne doit pas le blâmer de n'avoir pas assez diversifié le ton de sa couleur<sup>3</sup> : c'étoit le défaut de l'art qui ne faisoit, pour ainsi dire, que de naître.

Apollodore eut pour cette partie les ressources qui manquèrent à Polygnote : il fit un heureux mélange des ombres et des lumières. Zeuxis aussi-tôt perfectionna cette découverte ; et Apollodore voulant constater sa gloire, releva celle de son rival : il dit dans une pièce de poésie qu'il publia : „ J'avois trouvé pour la „ distribution des ombres, des secrets inconnus jusqu'à nous ; on me les a ravis. L'art est „ entre les mains de Zeuxis<sup>4</sup>.”

Ce dernier étudioit la nature<sup>5</sup> avec le mê-

<sup>1</sup> Plin. lib. 35. cap. 9. p. 743.  
 Mém. de l'Acad. des Bell. Lett. t. 35. p. 194 et 171. <sup>4</sup> Plut. de glor. Athen. t. 2. p. 346. Plin. lib. 35. c. 9. p. 691. Mém. de l'Acad. des Bell. Lett. t. 25. p. 195.  
<sup>2</sup> Arist. de rep. lib. 8. c. 5. t. 2. p. 455. Id. de poet. c. 2. t. 2. p. 653. <sup>5</sup> Cicér. de invent. lib. 3. Quintil. lib. 12. c. 10.

me soin qu'il terminoit ses ouvrages <sup>1</sup> : ils étincellent de beautés ; dans son tableau de Pénélope, il semble avoir peint les mœurs et le caractère de cette princesse <sup>2</sup> ; mais en général, il a moins réussi dans cette partie, que Polygnote <sup>3</sup>.

Zeuxis accéléra les progrès de l'art, par la beauté de son coloris ; Parrhasius son émule, par la pureté du trait, et la correction du dessin. Il posséda la science des proportions ; celles qu'il donna aux dieux et aux héros, parurent si convenables, que les artistes n'hésitèrent pas à les adopter, et lui décernèrent le nom de législateur <sup>4</sup>. D'autres titres durent exciter leur admiration : il fit voir pour la première fois, des airs de tête très-piquans, des bouches embellies par les grâces, et des cheveux traités avec légèreté <sup>5</sup>.

A ces deux artistes succédèrent Timanthe, dont les ouvrages faisant plus entendre qu'ils n'expriment, décèlent le grand artiste, et encore plus l'homme d'esprit <sup>6</sup> ; Pamphile, qui s'acquît tant d'autorité par son mérite, qu'il fit établir dans plusieurs villes de la Grèce, des

<sup>2</sup> c. 1. t. 1. p. 75. Dionys.

Halic. vet. script. cens. c.

1. t. 5. p. 417. Plin. ibid.

<sup>1</sup> Plut. in Per. t. 1. p.

159.

<sup>2</sup> Plin. lib. 35. cap. 9.

p. 691.

<sup>3</sup> Aristot. de poet. c. 6.

t. 2. p. 657.

<sup>4</sup> Quintil. lib. 12. c. 10.

p. 744. Plin. ibid.

<sup>5</sup> Quintil. ibid.

<sup>6</sup> Plin. ibid. Mém. de

l'Acad. t. 19. p. 266. t. 25.

p. 163.

<sup>7</sup> Plin. ibid. p. 694.

écoles de dessin, interdites aux esclaves <sup>1</sup> ; Euphranor, qui, toujours égal à lui-même, se distingua dans toutes les parties de la peinture <sup>2</sup>. J'ai connu quelques-uns de ces artistes, et j'ai appris depuis, qu'un élève que j'avois vu chez Pamphile, et qui se nomme Apelle, les avoit tous surpassés.

Les succès de la sculpture ne furent pas moins surprenans que ceux de la peinture. Il suffit, pour le prouver, de citer en particulier les noms de Phidias, de Polyclète, d'Alcamène, de Scopas, de Praxitèle. Le premier vivoit du temps de Périclès. J'ai eu des liaisons avec le dernier. Ainsi, dans l'espace de moins d'un siècle, cet art est parvenu à un tel degré d'excellence, que les sculpteurs anciens auroient maintenant à rougir de leurs productions et de leur célébrité <sup>3</sup>.

Si, à ces diverses générations de talens nous ajoutons celles qui les précéderent, en remontant depuis Périclès jusqu'à Thalès, le plus ancien des philosophes de la Grèce ; nous trouverons que l'esprit humain a plus acquis dans l'espace d'environ 200 ans, que dans la longue suite des siècles antérieurs. Quelle main puissante lui imprima tout-à-coup, et lui a conservé jusqu'à nos jours un mouvement si fécond et si rapide ?

<sup>1</sup> Plin. lib. 35. cap. 9. p. 694.

<sup>2</sup> Id. ibid. c. 11. p. 703.

<sup>3</sup> Plat. in Hipp. maj. t.

3. p. 282.

Je pense que de temps en temps, peut-être même à chaque génération, la nature répand sur la terre un certain nombre de talens qui restent ensevelis, lorsque rien ne contribue à les développer, et qui s'éveillent comme d'un profond sommeil, lorsque l'un d'entre eux ouvre, par hasard, une nouvelle carrière. Ceux qui s'y précipitent les premiers, se partagent, pour ainsi dire, les provinces de ce nouvel empire: leurs successeurs ont le mérite de les cultiver et de leur donner des lois. Mais il est un terme aux lumières de l'esprit, comme il en est un aux entreprises des conquérans et des voyageurs. Les grandes découvertes immortalisent ceux qui les ont faites, et ceux qui les ont perfectionnées; dans la suite, les hommes de génie n'ayant plus les mêmes ressources, n'ont plus les mêmes succès, et sont presque relégués dans la classe des hommes ordinaires.

A cette cause générale, il faut en joindre plusieurs particulières. Au commencement de la grande révolution dont je parle, le philosophe Phérécyde de Scyros, les historiens Cadmus et Hécateé de Milet, introduisirent dans leurs écrits l'usage de la prose<sup>1</sup>, plus propre que celui de la poésie au commerce des idées. Vers le même temps, Thalès, Pythagore et d'autres Grecs rapportèrent d'Egypte

<sup>1</sup> Plin lib. 5. cap. 29. t. 1. p. 278. lib. 7. p. 417.

Strab. lib. 1. p. 18. Suid. in Pherecyd.

et de quelques régions orientales, des connoissances qu'ils transmirent à leurs disciples. Pendant qu'elles germoient en silence dans les écoles établies en Sicile, en Italie, et sur les côtes de l'Asie, tout concouroit au développement des arts.

Ceux qui dépendent de l'imagination, sont spécialement destinés, parmi les Grecs, à l'embellissement des fêtes et des temples; ils le sont encore à célébrer les exploits des nations, et les noms des vainqueurs aux jeux solennels de la Grèce. Dispensateurs de la gloire qu'ils partagent, ils trouvèrent dans les années qui suivirent la guerre des Perses, plus d'occasions de s'exercer qu'auparavant.

La Grèce, après avoir joui pendant quelque temps d'une prospérité qui augmenta sa puissance<sup>1</sup>, fut livrée à des dissensions qui donnèrent une activité surprenante à tous les esprits. On vit à-la-fois se multiplier dans son sein les guerres et les victoires, les richesses et le faste, les artistes et les monumens: les fêtes devinrent plus brillantes, les spectacles plus communs; les temples se couvrirent de peintures; les environs de Delphes et d'Olympie, de statues. Au moindre succès, la piété, ou plutôt la vanité nationale, payoit un tribut à l'industrie, excitée d'ailleurs par une institution qui tournoit à l'avantage des arts. Fal-

<sup>1</sup> Diod. Sic. l. 12. p. 72.

loit-il décorer une place, un édifice public? plusieurs artistes traitoient le même sujet : ils exposoient leurs ouvrages ou leurs plans ; et la préférence étoit accordée à celui qui réunissoit en plus grand nombre les suffrages du public <sup>1</sup>. Des concours plus solennels en faveur de la peinture et de la musique, furent établis à Delphes, à Corinthe, à Athènes, et en d'autres lieux. Les villes de la Grèce qui n'avoient connu que la rivalité des armes, conquirent celle des talens : la plupart prirent une nouvelle face, à l'exemple d'Athènes, qui les surpassa toutes en magnificence.

Périclès, voulant occuper un peuple <sup>2</sup> redoutable à ses chefs dans les loisirs de la paix, résolut de consacrer à l'embellissement de la ville une grande partie des contributions que fournissoient les alliés pour soutenir la guerre contre les Perses, et qu'on avoit tenues jusqu'alors en réserve dans la citadelle. Il représenta qu'en faisant circuler ces richesses, elles procureroient à la nation l'abondance dans le moment, et une gloire immortelle pour l'avenir <sup>3</sup>. Aussi-tôt les manufactures, les ateliers, les places publiques se remplirent d'une infinité d'ouvriers et de manœuvres, dont les travaux étoient dirigés par des artistes intelligens,

<sup>1</sup> Plin. lib. 36. cap. 5. 138.

<sup>2</sup> t. 2. p. 725.

<sup>3</sup> Plut. in Per. t. 1. p.

<sup>3</sup> lb. in Per. t. 1. p. 159.

d'après les dessins de Phidias. Ces ouvrages qu'une grande puissance n'auroit osé entreprendre, et dont l'exécution sembloit exiger un long espace de temps, furent achevés par une petite république, dans l'espace de quelques années, sous l'administration d'un seul homme, sans qu'une si étonnante diligence nuisît à leur élégance ou à leur solidité. Ils coûtèrent environ trois mille talens <sup>1</sup> \*.

Pendant qu'on y travailloit, les ennemis de Périclès lui reprochèrent de dissiper les finances de l'état. „Pensez-vous, dit-il un jour à „l'assemblée générale, que la dépense soit trop „forte?“ Beaucoup trop, répondit-on. „Eh „bien, reprit-il, elle roulera toute entière sur „mon compte; et j'inscrirai mon nom sur ces „monumens. — Non, non, s'écria le peuple: „qu'ils soient construits aux dépens du trésor; „et n'épargnez rien pour les achever <sup>2</sup>.“

Le goût des arts commençoit à s'introduire parmi un petit nombre de citoyens; celui des tableaux et des statues, chez les gens riches. La multitude juge de la force d'un état, par la magnificence qu'il étale. De là cette considération pour les artistes qui se distinguoient par d'heureuses hardiesses. On en vit qui tra-

<sup>1</sup> Thucyd. lib. 2. c. 13. p. 160.

<sup>2</sup> Voyez la note VIII à la fin du volume.

<sup>2</sup> Plut. in Per. t. 1.

p. 160.

<sup>3</sup> Plin. lib. 35. cap. 9.

p. 691. Suid. et Harpocr.

in Polygn.

vaillèrent gratuitement pour la république, et on leur décerna des honneurs <sup>1</sup>; d'autres qui s'enrichirent, soit en formant des élèves <sup>2</sup>, soit en exigeant un tribut de ceux qui venoient dans leur atelier admirer les chefs-d'œuvres sortis de leurs mains <sup>3</sup>. Quelques-uns enorgueillis de l'approbation générale, trouvèrent une récompense plus flatteuse encore dans le sentiment de leur supériorité, et dans l'hommage qu'ils rendoient eux-mêmes à leurs propres talens: ils ne rougissoient pas d'inscrire sur leurs tableaux: «Il sera plus aisé de le censurer, que de l'imiter <sup>4</sup>." Zeuxis parvint à une si grande opulence, que, sur la fin de ses jours, il faisoit présent de ses tableaux, sous prétexte que personne n'étoit en état de les payer <sup>5</sup>. Parrhasius avoit une telle opinion de lui-même, qu'il se donnoit une origine céleste <sup>5</sup>. A l'ivresse de leur orgueil, se joignoit celle de l'admiration publique.

Quoique les lettres aient été cultivées de meilleure heure, et avec autant de succès que les arts, on peut avancer qu'à l'exception de la poésie, elles ont reçu moins d'encouragement parmi les Grecs. Ils ont montré de l'estime pour l'éloquence et pour l'histoire, parce que la première est nécessaire à la discus-

<sup>1</sup> Plin. ib. p. 694.      <sup>691</sup> Plut. de glor. Athen.  
<sup>2</sup> Ælian. var. hist. l. 4. t. 2. p. 346.  
cap. 12.      <sup>4</sup> Plin. ibid.  
<sup>3</sup> Plin. ibid. cap. 9. p.      <sup>5</sup> Id. ibid. p. 694.

sion de leurs intérêts, et la seconde à leur vanité: mais les autres branches de la littérature doivent leur accroissement plutôt à la vigueur du sol, qu'à la protection du gouvernement. On trouve en plusieurs villes des écoles d'athlètes, entretenues aux dépens du public; nulle part, des établissemens durables pour les exercices de l'esprit. Ce n'est que depuis quelque temps, que l'étude de l'arithmétique et de la géométrie fait partie de l'éducation, et que l'on commence à n'être plus effarouché des notions de la physique.

Sous Périclès, les recherches philosophiques furent sévèrement prosrites par les Athéniens <sup>1</sup>; et, tandis que les devins étoient quelquefois entretenus avec quelque distinction dans le Prytanée <sup>2</sup>, les philosophes osoient à peine confier leurs dogmes à des disciples fidèles: ils n'étoient pas mieux accueillis chez les autres peuples. Par-tout, objets de haine ou de mépris, ils n'échappoient aux fureurs du fanatisme, qu'en tenant la vérité captive, et à celles de l'envie, que par une pauvreté volontaire ou forcée. Plus tolérés aujourd'hui, ils sont encore surveillés de si près, qu'à la moindre licence la philosophie éprouveroit les mêmes outrages qu'autrefois.

On peut conclure de ces réflexions, 1.° que

<sup>1</sup> Plut in Per. t. 1. p. 569.      <sup>2</sup> Schol. Aristoph. in nub. v. 338.

les Grecs ont toujours plus honoré les talens qui servent à leurs plaisirs, que ceux qui contribuent à leur instruction; 2.<sup>o</sup> que les causes physiques ont plus influé que les morales, sur le progrès des lettres; les morales, plus que les physiques, à celui des arts; 3.<sup>o</sup> que les Athéniens ne sont pas fondés à s'attribuer l'origine, ou du moins la perfection des arts et des sciences <sup>1</sup>. Vainement se flattent-ils d'ouvrir aux nations les routes brillantes de l'immortalité <sup>2</sup>; la nature ne paroît pas les avoir distingués des autres Grecs, dans la distribution de ses faveurs. Ils ont créé le genre dramatique; ils ont eu de célèbres orateurs, deux ou trois historiens, un très-petit nombre de peintres, de sculpteurs et d'architectes habiles: mais, dans presque tous les genres, le reste de la Grèce peut leur opposer une foule de noms illustres. Je ne sais même si le climat de l'Attique est aussi favorable aux productions de l'esprit, que ceux de l'Ionie et de la Sicile.

Athènes est moins le berceau, que le séjour des talens. Ses richesses la mettent en état de les employer, et ses lumières de les apprécier: l'éclat de ses fêtes, la douceur de ses lois, le nombre et le caractère facile de ses habitans suffiroient pour fixer dans son encein-

<sup>1</sup> Isocr. paneg. t. I. p. 138. Plut. bellio ne au pace etc. t. 2. p. 345. <sup>2</sup> Athen. Deipnos. l. 6. cap. 13. p. 250.

te des hommes avides de gloire, et auxquels il faut un théâtre, des rivaux et des juges.

Périclès se les attachoit par la supériorité de son crédit; Aspasia, par les charmes de sa conversation; l'un et l'autre, par une estime éclairée. On ne pouvoit comparer Aspasia qu'à elle-même. Les Grecs furent encore moins étonnés de sa beauté, que de son éloquence, que de la profondeur et des agrémens de son esprit. Socrate, Alcibiade, les gens de lettres et les artistes les plus renommés, les Athéniens et les Athéniennes les plus aimables, s'assembloient auprès de cette femme singulière, qui parloit à tous leur langue, et qui s'attiroit les regards de tous.

Cette société fut le modèle de celles qui se sont formées depuis. L'amour des lettres, des arts et des plaisirs, qui rapproche les hommes et confond les états, fit sentir le mérite du choix dans les expressions et dans les manières. Ceux qui avoient reçu de la nature le don de plaire, voulurent plaire en effet; et le desir ajouta de nouvelles grâces au talent. Bientôt on distingua le ton de la bonne compagnie. Comme il est fondé en partie sur des convenances arbitraires, et qu'il suppose de la finesse et de la tranquillité dans l'esprit, il fut long-temps à s'épurer, et ne put jamais pénétrer dans toutes les conditions. Enfin la politesse, qui ne fut d'abord que l'expression de l'estime, le devint insensiblement de la dissi-

mulation. On eut soin de prodiguer aux autres des attentions, pour en obtenir de plus fortes, et de respecter leur amour-propre, pour n'être pas inquiété dans le sien,

*Fin de l'Introduction et du premier Volume.*

### NOTE PREMIERE.

Sur les Dialectes dont Homère a fait usage. Pag. 69.

**H**OMÈRE emploie souvent les divers dialectes de la Grèce. On lui en fait un crime. C'est, dit-on, comme si un de nos écrivains mettoit à contribution le Languedocien, le Picard, et d'autres idiômes particuliers. Le reproche paroît bien fondé. Mais comment imaginer qu'avec l'esprit le plus facile et le plus fécond, Homère, se permettant des licences que n'oseroit prendre le moindre des poètes, eût osé se former, pour construire ses vers, une langue bizarre, et capable de révolter non-seulement la postérité, mais son siècle même, quelque ignorant qu'on le suppose? Il est donc plus naturel de penser qu'il s'est servi de la langue vulgaire de son temps.

Chez les anciens peuples de la Grèce, les mêmes lettres firent d'abord entendre des sons plus ou moins âpres, plus ou moins ouverts; les mêmes mots eurent plusieurs terminaisons, et se modifièrent de plusieurs manières. C'étoient des irrégularités, sans doute, mais assez ordinaires dans l'enfance des langues, et qu'avoient pu maintenir pendant plus long-temps parmi les Grecs, les fréquentes émigrations des peuples. Quand ces peuplades se firent irrévocablement